Dubois, Colette & Soumille, Pierre. — *Des chrétiens à Djibouti en terre d'islam (XIX^e-XX^e siècles)*

Préface de Claude Prudhomme. Paris, Karthala (« Mémoire d'Églises »), 2004, 376 p.

Alain Gascon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/6079>
DOI : 10.4000/etudesafriaines.6079
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2006
Pagination : 658-661
ISBN : 978-2-7132-2123-1
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Alain Gascon, « Dubois, Colette & Soumille, Pierre. — *Des chrétiens à Djibouti en terre d'islam (XIX^e-XX^e siècles)* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 183 | 2006, mis en ligne le 13 octobre 2006, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/6079> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.6079>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Dubois, Colette & Soumille, Pierre. — *Des chrétiens à Djibouti en terre d'islam (XIX^e-XX^e siècles)*

Préface de Claude Prudhomme. Paris, Karthala (« Mémoire d'Églises »),
2004, 376 p.

Alain Gascon

- 1 Dans sa préface, Claude Prudhomme rappelle que ce livre est le fruit de la collaboration d'équipes de recherches d'Aix-en-Provence (Colette Dubois) et de Lyon (Pierre Soumille). Ce dernier, qui enseigna en Tunisie et en Centrafrique, est décédé avant la publication de son ouvrage. Le préfacier insiste sur l'originalité du livre qui tranche avec les travaux sur l'histoire des missions relatant les « succès » des mouvements d'évangélisation. Or, à Djibouti, même sous l'épiscopat de Monseigneur Hoffmann, l'Église catholique a dû montrer profil bas afin de se faire admettre dans une terre d'islam. Des cinq chapitres du livre, le premier : « Les religions dans la Corne de l'Afrique », réussit la gageure d'exposer en 45 pages une situation géo-historico-politique d'une complexité redoutable. Les trois chapitres centraux retracent l'implantation laborieuse des missions catholiques d'abord à Obock puis à Djibouti, dans une colonie oubliée qui accède tardivement et soudainement à l'indépendance. Enfin, la dernière partie montre la genèse difficile de l'Église protestante évangélique dans un climat bien peu œcuménique. En effet, les auteurs ne tombent jamais dans l'hagiographie et ce n'est pas le moindre de leurs mérites !
- 2 Aucun des deux auteurs n'est « éthiopisant » mais ils évitent les deux erreurs généralement commises à propos du christianisme éthiopien ; ils ne le qualifient pas de « copte » et ils ajoutent monophysite après orthodoxe¹. Ils montrent que les trois religions monothéistes présentes dans la Corne de l'Afrique s'y « indigénisèrent » très tôt. Ils mettent en doute, après bien d'autres, l'image d'une Éthiopie, îlot de chrétienté menacé par un océan musulman. La situation du XIX^e siècle, hautes terres chrétiennes et basses terres islamisées, est un équilibre transitoire, résultat d'une longue histoire. Quand les missions européennes s'aventurèrent dans la région, elles se heurtèrent à

une double opposition. La mer Rouge était devenue un lac arabo-musulman, le golfe de Tadjourah, un « golfe musulman » (p. 28) et les chrétiens d'Éthiopie demeuraient hostiles aux Européens. Ils n'oubliaient pas qu'ils avaient, au XVII^e siècle, chassé les jésuites qui tentaient de les ramener dans l'obédience romaine². Les protestants, « ennemis de Marie », ne furent pas mieux accueillis. Les négus et l'Église persuadèrent aisément les Éthiopiens que les missionnaires étaient les fourriers de la colonisation. Après la victoire d'Adwa, Menilek toléra les missions dans les périphéries de ses États qu'il venait d'annexer et leur ferma le vieux cœur chrétien du Nord. Faute de mieux, celles-ci se replièrent sur les rives torrides, arides et islamisées de la mer Rouge. C. Dubois et P. Soumille présentent également l'islam de la Corne, marqué par les confréries, les saints et les « devins ».

- 3 C'est dans ce contexte encore compliqué par les rivalités entre la France et l'Italie et entre les ordres religieux que fut créée, en 1839, la Préfecture apostolique d'Abyssinie d'où fut détaché, en 1846, le vicariat apostolique des Gallas. La première échut à Monseigneur Justin de Jacobis, lazariste de Naples, et la deuxième à Monseigneur Guglielmo Massaia, capucin de Turin. Ces deux prélats et leurs auxiliaires indigènes furent en butte à l'hostilité de l'Église et aux persécutions des négus Téwodros (1855-1868) et Yohannes (1872-1889). Sous l'influence de Napoléon III qui a acquis Obock en 1862, les Français prirent en charge les deux missions. L'Italie, évincée, acheta, néanmoins, la baie d'Asäb par l'entremise de G. Sapeto, l'un des compagnons de Jacobis. La côte africaine du golfe d'Aden, partagée entre Français et Britanniques, en 1888, dépendait donc du vicariat apostolique des Gallas. Son titulaire, un Français, Monseigneur Taurin Cahagne, successeur de Massaia expulsé en 1879 pour la huitième fois, avait dû quitter la protection de Menilek au Choa pour s'installer, en 1881, à Harär, sous tutelle égyptienne. En 1882 était arrivé à Harär le père capucin André Jarrosseau qui, sacré évêque en 1900, fut contraint de partir d'Éthiopie, en 1938, sous la pression de l'Italie. C. Dubois et P. Soumille déboulonnent la statue de Monseigneur Jarrosseau édiflée par de zélés hagiographes³. Obstiné, il obtint la démission de Monseigneur Lombard, préfet apostolique des Somalis (1914-1923), et en augmenta d'autant la juridiction de son vicariat. Les relations entre les ordres religieux manquaient parfois de charité chrétienne. Mais il y eut également des dévouements et des solidarités exemplaires face aux épidémies et aux conflits.
- 4 La jeune chrétienté de la Côte française des Somalis (CFS) se trouva prise dans les querelles des deux écoles. Les missions avaient ouvert un orphelinat et une école faisant appel à des religieuses et aux frères de Saint-Gabriel qui avaient dû quitter la France au moment du ministère Combes. En 1903, l'hôpital sécularisé n'employa plus de religieuses et leur communauté perdit ses ressources. Le repli sur Dirré Dawa, en Éthiopie, la souplesse des autorités, l'aide de l'Alliance française et le soutien du chemin de fer ont permis de laisser passer l'orage. En 1904, une personnalité hors du commun, Joseph Maurel (F. Robert d'Uzès), signa un accord avec le gouverneur de la CFS stipulant qu'il « a pris l'engagement de donner un enseignement neutre au point de vue religieux » (p. 96). En 1912, Monseigneur Jarrosseau entama la construction de l'église Sainte-Jeanne-d'Arc à Djibouti devenue, en 1914, le siège de la préfecture apostolique des Somalis. Le titulaire, Monseigneur Lombard, dut faire face à la mobilisation des prêtres et des religieux. En outre, en Éthiopie, *le* Iyasu, successeur de Menilek, n'avait pas une position très claire dans le conflit européen et on le soupçonnait de mauvaises intentions vis-à-vis des missions. En 1917, F. R. d'Uzès, décoré pour sa vaillante

conduite, revint, mobilisé à Djibouti, et y recruta le bataillon somali qui s'illustra au front. Commandant, en 1919, il eut à réprimer à la tête des tirailleurs sénégalais, la mutinerie des Somali démobilisés. En 1920, il fut affecté à Addis Abeba. Dès 1921, la querelle scolaire reprit vigueur et, en 1922, les frères gabriellistes durent quitter la CFS. Néanmoins, les religieuses restaient car le protectorat n'avait pas les moyens d'assurer un enseignement laïque pour les filles ! Monseigneur Lombard fondait beaucoup d'espoirs sur des postes missionnaires au Somaliland et à Jigjiga en Éthiopie parmi les Somali. Sensible à cette « ingérence », Monseigneur Jarosseau obtint la démission du préfet apostolique des Somalis et le remplaça. Redevenu Frère Pascal, l'ancien préfet apostolique continua son apostolat chez les Wäläyta, en Éthiopie méridionale.

- 5 La conquête italienne entraîna, outre le départ de Monseigneur Jarosseau et des missionnaires français d'Éthiopie, un réaménagement de la carte ecclésiastique qui limitait la préfecture apostolique des Somalis à la CFS. La querelle scolaire n'était pas résorbée alors qu'on assistait à un réveil vigoureux de l'islam, à partir de Tadjourah, dans tout le territoire et à Djibouti. La CFS, ralliée tardivement à la France libre, a souffert d'un long blocus (1940-1943) encore aggravé par l'interruption du trafic vers l'Éthiopie. Monseigneur Marcellin Lucas, le préfet apostolique, nommé en 1937, était en mauvaise santé. En 1945, le Vatican lui désigna un successeur, un capucin alsacien, Monseigneur Henri Hoffmann, aumônier des Alsaciens-Lorrains libres, qui fut administrateur (1955-1957) puis évêque du diocèse de Djibouti de 1957 à 1979. Ce prélat, actif et intransigeant, a marqué profondément la chrétienté djiboutienne. Il la réorganisa dans le sens d'un engagement au service de la CFS, notamment par les œuvres caritatives, et de l'enseignement. L'heure n'était plus à la guerre scolaire mais au développement de la scolarisation et les écoles catholiques ne pouvaient, seules, y faire face. La consécration de la cathédrale de Djibouti par le cardinal Tisserand, en 1964, dépassa largement le cadre religieux. Elle manifesta que l'Église s'affirmait, aux côtés des autorités politiques et militaires, comme garante de la présence française. Monseigneur Hoffmann retarda par tous les moyens, même peu honorables, l'établissement d'une paroisse protestante à Djibouti. Une visite du pasteur Boegner aida le pasteur Müller à vaincre les réticences de l'administration territoriale. C'est peu dire qu'en 1977 l'accession à l'indépendance de Djibouti plongea l'Église dans la tourmente d'autant que le nouvel État adopta l'islam comme religion officielle. C'est donc une véritable révolution copernicienne que la petite communauté a dû accomplir sous la houlette des successeurs du controversé Monseigneur Hoffmann : Monseigneur Gagnon⁴, Père Blanc canadien, Monseigneur Perron, capucin français et Monseigneur Bertin, franciscain italien.
- 6 C. Dubois et P. Soumille débrouillent l'écheveau complexe des parcours de cette minuscule et fragile Église, une greffe coloniale, qui tente, depuis plus d'un siècle, de s'intégrer dans une population musulmane qu'elle n'a ni su, ni pu gagner à son message, hormis quelques rares familles somalis. Ils révèlent qu'elle fut le miroir grossissant des conflits qui déchirèrent la métropole. On y joua, ainsi, un épisode tardif des guerres de religion, en pleine terre d'islam, et on y célébra, longtemps encore, les noces du sabre et du goupillon. Les auteurs cisèlent des portraits hauts en couleur des prélats, des religieux et religieuses qui furent les acteurs, parfois mesquins, mais la plupart du temps généreux et désintéressés, de la fondation d'une frêle chrétienté dans une terre où l'islam, comme souvent dans la Corne de l'Afrique, fait montre de tolérance. Les auteurs ont joint des annexes précieuses rassemblant nombre de

documents jamais encore publiés, notamment des rapports administratifs, des extraits d'archives des biographies et des entretiens. Les documents photographiques, cartographiques et statistiques reproduits contribuent beaucoup à l'agrément et à la lecture d'un livre qui fait date pour qui s'intéresse à l'histoire des missions et de leur action à Djibouti et dans la Corne de l'Afrique⁵.

NOTES

- 1.. Copte signifie égyptien. Les Églises monophysites (éthiopienne, copte, arménienne, syriaque) refusèrent la doctrine christologique orthodoxe du concile œcuménique de Chalcédoine. L'Église éthiopienne se présente monophysite (*täwahedo*) et orthodoxe pour se différencier des Églises catholique, évangéliste et pentecôtiste présentes en Éthiopie.
- 2.. Page 34, il faut lire « Fasiladäs ».
- 3.. Notamment Gaétan Bernoville et H. de Monfreid : « L'âme de la France en Éthiopie », car il avait été le précepteur du futur Haylë Sellasé.
- 4.. Évêque du Sahara (Laghout), il est décédé brutalement en juin 2004.
- 5.. Voir le livre bien documenté de A. A. Alberto, *The Apostolic Vicariate of Galla, a Capuchin Mission in Ethiopia (1846-1942) : Antecedents, Evolution and Problematics*, Addis Ababa, Capuchin Franciscan Institute of Philosophy and Theology, Ethiopian Review of Cultures, 1998.